

LUMIÈRE 2015 LE JOURNAL #05

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 16 OCTOBRE

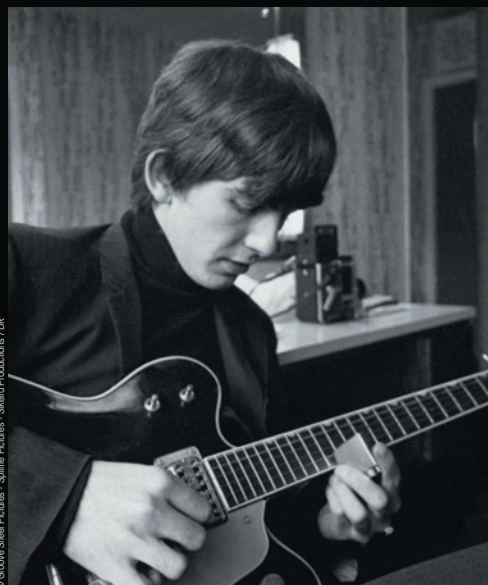


Martin Scorsese Prix Lumière 2015



Scorsese Tavernier, en parrallèles

Ils ont un an d'écart, se connaissent depuis les années 1970 et se voient régulièrement. Portraits croisés de deux cinéastes aux nombreux points communs. [PAGE 03](#)



Le Mélomane

Auteur d'un documentaire sur le plus méconnu des Beatles, Scorsese est un jukebox vivant. [PAGE 03](#)

Gaumont, c'est...

Le président de la firme à la marguerite raconte la culture maison. [PAGE 04](#)

Bénévoles sans frontières

Venus d'ailleurs, Aïssatou, Ani et Mihai apprennent le français et participent au « festival pour tous ». [PAGE 04](#)

Un matin chez les francs-mâchons

« Au travail on fait c'qu'on peut, mais à table on se force ». [PAGE 04](#)

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE

À LA UNE



Martin le Mélomane

C'est « *autant un cinéphile qu'un cinéaste, mais autant un mélomane qu'un cinéphile et autant un discophile qu'un mélomane : il a une collection de vinyles absolument ahurissante* », dit de Martin Scorsese le spécialiste des musiques de films Stéphane Lerouge.

Un jukebox vivant. Dans ses souvenirs du quartier de Little Italy où il a grandi, se mêlent des chansons italiennes, de l'opéra, des big bands, du doo-wop, des symphonies, du jazz... et surtout du rock. « *Le rock, c'était ce qui nous définissait, nous, par rapport à nos parents* » dit-il souvent. Lorsqu'il écoute, adolescent, son tout premier 45 tours des Rolling Stones, chez ses parents, c'est déjà le cinéaste qui tend l'oreille : il se met à imaginer un découpage, des mouvements de caméra, des raccords... Il tourne le documentaire *The last waltz* (1978), un film un peu crépusculaire sur le groupe de rock canadien The Band, sur le point de se séparer. En 1976, l'ex groupe de Bob Dylan donne un dernier concert endiablé au Winterland, une ancienne patinoire de San Francisco, où ils avaient débuté. Sur scène, en guest stars, Bob Dylan, Muddy Waters, Joni Mitchell, Neil Young, Ringo Starr, Ronnie Hawkins, Eric Clapton... Quant à Robbie Robertson, le guitariste de The Band, il va entamer une longue collaboration, doublée d'une grande amitié, avec Scorsese. Le cinéaste trouve en lui un alter ego, à la culture aussi encyclopédique que la sienne. A partir de *Raging Bull* jusqu'au *Loup de Wall Street*, Robertson sera toujours à ses côtés, à l'instar de sa monteuse, Thelma Schoonmaker. Sur *Shutter Island*, récit d'une schizophrénie, Robertson a l'idée géniale d'isoler la voix de Diana Washington sur sa chanson *This bitter earth*, que Scorsese adore, et de la poser sur une composition contemporaine de Max Richter, pour un quintette à cordes. « C'est une compression du sujet même du film, une superposition de deux réalités », dira Scorsese. Certains morceaux donnent la tonalité d'un film, comme la chanson Gimme Shelter des Stones. Ecrite pendant la guerre du Vietnam, elle évoque puissamment, pour le cinéaste, la fin du monde, l'Apocalypse. Il l'intègre successivement à la B.O. des *Afranchis* en 1990, de *Casino* en 1995 et des *Infiltrés* en 2006. *Jumpin' Jack Flash* dans *Mean Streets*, *Monkey Man* dans *Les Afranchis*, *Satisfaction* dans *Casino*, le rock des Rolling Stones est dans l'ADN du cinéaste. Il filmera leur électrisante performance dans *Shine a light* en 2008. « Je ne voulais pas faire un documentaire, je voulais immortaliser l'essence même du spectacle », dira-t-il. Scorsese a aussi réalisé un émouvant portrait du plus méconnu des Beatles, *George Harrison : Living in the Material World*, à la demande de son épouse, Olivia. Au fil d'images d'archives et d'entretiens avec ses amis, il relate les tensions entre les membres, le poids écrasant de la célébrité et le crépuscule des Beatles. Pour le cinéaste, « *la musique est comme une lumière dans la nuit qui ne s'éteint jamais* ». En 2016, sa série TV *Vinyl* co-produite par Mick Jagger, racontera la vie d'un patron de label discographique, dans le sulfureux New York des années 70.

- *Shine a Light*, Pathé Bellecour, vendredi à 22h00 | UGC Ciné Cité Confluence, samedi à 20h30
- *George Harrison: Living in the Material World*, Pathé Bellecour, jeudi à 19h30 et samedi à 10h30

AFFINITÉS ÉLECTIVES

Scorsese Tavernier, en parallèles

Ils ont un an d'écart, se connaissent depuis les années 1970, lorsque Bertrand Tavernier défendait *Mean Streets* et l'amenait jusqu'à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Ils se voient régulièrement, s'échangent des DVD et ont même tourné ensemble, l'un dirigé par l'autre, pour *Autour de minuit* (1986).

Martin Scorsese et Bertrand Tavernier partagent la même passion démesurée pour le cinéma, le même sens de la transmission modeste et généreuse, à travers la World Film Foundation pour l'un, l'Institut et le festival Lumière pour l'autre. Ils ont la même admiration pour John Ford, William Wellman ou Michael Powell. Mais au-delà de leur cinéphilie légendaire, d'autres points communs expliquent la chimie des « *affinités électives* ». En premier lieu : leur éclectisme. Drames, épopées en costumes, comédies, films noirs, fictions et documentaires, l'un et l'autre se seront frottés à tous les genres avec le même appétit. Comment, Martin Scorsese n'aurait pas tourné de film de guerre contrairement à Bertrand Tavernier avec Capitaine Conan ? Mais « *Marty* » voit dans *The Big Shave*, court métrage dans lequel un homme se rase jusqu'à l'automutilation, « *un film contre la guerre du Vietnam* ». Tous deux sont doués d'éloquence: l'un avec le sens du théâtre, une voix de stentor et ces

punctuations enthousiastes (« *Formidable!* » « *Epatant!* »), l'autre avec un débit de mitraille qui dément la réserve affichée. Ils peuvent parler des heures, avec passion, humour et de grands éclats de rire des films qui les ont marqués, enchaîner les références ésotériques pour le profane. Scorsese et Tavernier témoignent de la même fidélité : aux acteurs –De Niro, Di Caprio pour l'un, Noiret, Torreton pour l'autre–, aux scénaristes

–Paul Schrader/Jean Aurenche–, aux décorateurs –Dante Ferretti/Guy-Claude François–, aux cadreur –Michael Balhaus/Pierre William Glenn–, à un(e) monteur(se) Thelma Schoonmaker/Armand Psenny. Ils ont de la mémoire, une autre forme de fidélité : dans son documentaire *Italian American* Martin Scorsese retrouve ses parents le temps d'un week end pour un retour aux racines et au quartier de Little Italy. Dans Lyon, le regard intérieur, un documentaire de 1988, Bertrand Tavernier revient à la ville des origines et à ce père poète, philosophe, résistant dont il n'a cessé de saluer l'héritage –il rend hommage à sa mère dans le livre d'entretiens avec Noël Simsolo, Le cinéma dans le sang. Les deux cinéastes ont fait confiance à nombre de jeunes acteurs: il y eut De Niro, Harvey Keitel, Joddie Foster, puis Di Caprio, Matt Damon et il y aura Andrew Garfield et Adam Driver chez Martin Scorsese. Julie Delpy, Marie Gillain, Philippe Torreton, Mélanie Thierry, Raphaël Personnaz pour Tavernier. Tous deux ont jeté un regard sans complaisance sur l'Histoire, les mythes et les boucheries de leur pays, –*Gangs of New York*, *La vie et rien d'autre*–, sur le racisme, le capitalisme et la lutte des classes –*Boxcar Bertha*, *Le juge et l'assassin*–, ou les travers de l'industrie du spectacle –*The king of Comedy*, *La mort en direct*. Enfin, ils sont l'un et l'autre des mélomanes insatiables. Si l'un est plutôt jazz (*Autour de minuit*), l'autre résolument rock (*No direction home : Bob Dylan, Shine a light*), mais ils se retrouvent tous deux autour du blues (*Mississippi Blues*, *Feel like going home*). Lorsque Scorsese tourne, en 1976, l'un des plus beaux films qui soient sur un concert rock (*The last Waltz*), pour l'adieu à la scène de The Band, le batteur du groupe, Levon Helm, tape sur sa caisse claire en chantant ses ballades sudistes de sa voix éraillée. Trente et un ans plus tard, atteint d'un cancer de la gorge, il hante le film de Tavernier, Dans la brume électrique, en fantôme du général confédéré qui reconforte Dave Robicheaux/Tommy Lee Jones. *Rock'n'roll will never die*.

Une voix de stentor / un débit de mitraille

Bob & Léo

Bob et Léo. D'un côté le visage de Travis Bickle. De l'autre, velui de Jordan Belfort. Robert de Niro, 33 ans au moment des (mé-)faits, regard démoniaque du prédateur. Leonardo DiCaprio, avait 38 ans, l'œil pétillant de malice. *Taxi Driver* – *Le loup de Wall-Street*. 1976 – 2013. Magie du cinéma, le héros scorsesien ne vieillit pas. *On regarde les hommes tomber*. Leur chute paraît éternelle. *Le loup de Wall Street* est la cinquième collaboration de Leonardo DiCaprio avec Martin Scorsese qui en a fait sa nouvelle muse à l'orée du nouveau millénaire : *Gangs of New York*, *Aviator*, *Les infiltrés*, *Shutter Island* (les rumeurs évoquent un sixième opus en chantier!) La figure de Robert De Niro (8 collaborations, record à battre!) longtemps double fantasmé à l'écran du cinéaste, a cédé sa place depuis longtemps. De Niro et Scorsese, même âge, mêmes origines italo-new-yorkaises, ont gravi ensemble les pentes de la création et de la consécration. Dans cet univers codifié et déjà chargé d'électricité, le jeune DiCaprio doit aujourd'hui assurer la pérennité. Pour autant l'acteur a su prendre ses distances avec l'ainé. A priori moins imprévisible que le parrain De Niro, le nouveau rejeton ressemble à un bloc de granit qui craque peu à peu. Plus grand, plus massif, plus « américain », le comédien renvoie une image monolithique qui exclut d'emblée toutes ambiguïtés. Dès lors, le cinéaste s'emploie à faire vaciller ce corps. C'était le cas d'*Aviator* où il incarnait l'homme d'affaire Howard Hughes qui dans la dernière partie de sa vie était devenu un monstre de paranoïa cloîtré dans sa propre salle de projection. Dans *Shutter Island*, DiCaprio tombait dès les premières minutes, se précipitant au pays des faux semblants. De Niro – DiCaprio. Le brun, le blond. Comme dans un film noir, les deux faces se confondent un peu. Le punk Travis et le trader Jordan sont bien les mêmes, deux énervés qui dynamitent la société.



TROIS QUESTIONS A...

Margaret Bodde

Directrice de la Film Foundation, créée par Martin Scorsese il y a 25 ans pour sauvegarder les films.



Sur combien de projets la Film Foundation travaille-t-elle ?

– Nous restaurons 25 à 30 films par an en général, mais sur les deux ans à venir, nous allons en restaurer 70, ce qui est beaucoup, grâce à un généreux don de l'un nos membres. Nous essayons d'augmenter le nombre de restaurations photochimiques, tant que la filière existe encore. Nous faisons aussi des restaurations numériques.

Restaurer-vous des films autres qu'américains ?

– Quand la fondation a été créée, nous nous sommes concentrés sur le cinéma américain, en travaillant avec les grands studios. A l'époque des films extraordinaires tels que *La nuit du chasseur* étaient en danger. Puis au fil des années, nous avons commencé à restaurer des films du monde entier, comme ceux du grand cinéaste indien Satyajit Ray. Martin Scorsese a lancé le World Cinema Project, dont la mission est de préserver et les restaurer, mais aussi de distribuer des films du monde entier.

Vous intervenez aussi auprès des enfants ?

– Les réalisateurs qui ont créé la fondation, l'ont fait pour préserver les films qui les avaient nourris, enrichis, inspirés. Si les jeunes générations ne regardent pas de films, ils n'auront pas cette volonté de les sauvegarder. C'est pourquoi nous avons créé un programme de 8 semaines : nous montrons un film dans des écoles, des lycées, en expliquant le montage, le placement de la caméra, la réalisation... Car les jeunes aujourd'hui sont bombardés de tant d'informations visuelles, que nous voulons leur apprendre le langage des films, pour leur faire aimer le cinéma.

BÉNÉVOLES SANS FRONTIÈRES

Ils viennent du Sénégal, d'Iran, d'Algérie, de Somalie, d'Ethiopie, de Guinée équatoriale et de Roumanie. Aïssatou, Ani, Fares, Ismaïl, Nure, Maria Begoña et Mihai sont bénévoles au festival Lumière. Des bénévoles particulièrement enthousiastes. « *Lundi, on a décoré la salle, gonflé des ballons* » pour la soirée d'ouverture à la Halle Tony Garnier, rapporte Aïssatou. « *C'était un peu dur, mais après c'était magnifique* », dit-elle l'air radieux. Mihai, lui, aime « *les comédies, Louis de Funès, Alain Delon et Gérard Depardieu* ». Samedi il ira voir le film d'animation *Les indestructibles*. Ani, amatrice de films classiques et de *James Bond*, verra *Hugo Cabret*, de Martin Scorsese. Chez elle, Ani regarde les films à la TV avec les sous-titres en français, « *mais souvent, c'est différent de ce qu'on entend* », dit-elle. Car ces bénévoles, venus d'ailleurs, apprennent le français, et sont là dans le cadre d'un partenariat entamé l'an dernier avec la préfecture du Rhône, à l'occasion de la Semaine de l'Intégration. Pendant une semaine, ils oublient un peu la dureté du quotidien, la recherche d'emploi, les démarches administratives... pour faire des rencontres. Maria Begoña, qui espère faire venir ses enfants en France lorsqu'elle aura retrouvé du travail, s'est fait un groupe de copines, parmi les bénévoles. « *On a travaillé ensemble et on a rigolé* », dit-elle. Amateur de science-fiction, Fares emmènera son petit garçon de 2 ans, Amir, voir un film – mais il n'a pas encore de places. Quant à Ismaïl, fan du rappeur Booba, il parle déjà anglais, arabe et somalien, « *mais ça ne marche pas ici, on est obligé de parler en français...* » Grâce à eux, Lumière est « *un festival de cinéma pour tous* ».



© Sandrine Theillard - Jean-Luc Mège Photographie

Un matin chez les francs-mâchons



« *Houston we got a problem!* » Dans le matin glacé, Nicolas Winding Refn a des allures de cosmonaute en perdition, échoué en plein cœur du vieux Lyon. Il est de ces quelques privilégiés, (quoique!), invités à poser leur auguste séant sur la longue banquette couleur carmin à l’enseigne de Chez Georges. En question, le plus extravagant et spécifiquement lyonnais de tous les rendez-vous gastronomiques possibles, le « *mâchon* » ! Neuf heures ont sonné au carillon de ce minuscule bouchon, au 8 de la rue du Gare. Il est plus que temps de petit-déjeuner ! Une longue table est dressée qui attend la vingtaine de convives encore ensommeillés. Des cafés servis en catimini font entorse à la tradition et puis chacun s’assoit. Quelques soucoupes proposent d’emblée des grattons. Le « *maigre du gras* » nous dit-on (sic !). Puis de belles rondelles de Jésus sont distribuées, accompagnées d’un Mâcon blanc bien frais, les choses sérieuses peuvent commencer. On imagine un Lino Ventura nous glisser dans le creux de l’oreille : « *Le jour se lève et les conneries commencent !* », quand la nappe blanche se couvre de gratins d’andouillettes et saucissons chauds au moult de raisin. Devant quelques regards effarés, (on pense à notre ami danois Nicolas comme, au cours d’une édition précédente, un certain Quentin), Thierry Frémaux assène, le doigt pointé et l’œil pétillant, cette maxime lyonnaise : « *Au travail, on fait c’ qu’on peut, mais à table on se force...* ». Neuf heures trente, le ton des conversations et le volume sonore ont pris de l’altitude quand arrivent le « *Tablier de Sapeur* » et sa sauce gribiche. Les tripes à la Lyonnaise suivent, accompagnées d’une kyrielle de pots de Beaujolais. Il y a là, réunis autour de la table, acteurs, réalisateurs, éditeurs, producteurs, un inimitable imitateur qu’on ne présente plus et quelques journalistes, tous complices au moment de pousser la chansonnette. On termine en beauté avec un Saint-Marcelin au caractère coulant, qui ne se fait pas prier pour gagner votre assiette et l’indispensable « *Cervelle de Canut* ». Pour les amateurs de sucré, il y a une tarte à la praline mais on n’est pas obligé ; d’autant que c’est bientôt l’heure du déjeuner ...

TOILES ENCHANTÉES



Un moment de complicité avec les enfants hospitalisés au Centre Lyon-Bérard, pour l’humoriste Thomas Ngijol et l’actrice Karole Rocher, avant la projection du film d’animation *Toy Story* de John Lasseter, jeudi.

En partenariat avec l’association Les Toiles Enchantées et le soutien de BNP Paribas

PLATEFORME



La Plateforme, ou les folles nuits du festival

Après les projections, rendez-vous aux Nuits Lumière, avec chaque soir, un DJ différent et la participation de BNP Paribas jeudi

Gaumont, c’est... par Nicolas Seydoux

Le président de la firme à la marguerite, doyenne des sociétés cinématographiques du monde a donné une master-class mercredi à l’Institut Lumière. Extraits choisis.



... TOUS LES CINEMAS :

« *Tout le monde sait qu’Alain Poiré (grand producteur, à la tête de la filiale Gaumont International, disparu en 2000, ndlr) a produit Caroline Chérie, mas personne ne sait qu’il a produit Robert Bresson. Le style de Gaumont, c’est de produire tous les cinémas, pas d’avoir un style maison.* ».

... LE GOUT DU RISQUE :

« *Le Gaumont Palace, ouvert en 1911, était le plus grand cinéma du monde. C’était un immense bâtiment, un ancien hippodrome qui avait accueilli des chevaux pendant l’Exposition universelle. Il fallait une vision extraordinairement dynamique et risquée du cinéma, pour ouvrir une telle salle ! C’est dire à quel point on y croyait, chez Gaumont* ».

... UNE ETHIQUE :

« *Nous avons une culture de respect de l’autre, une éthique que peuvent avoir d’autres sociétés, mais que je pense être plus rare dans le cinéma. Nous, nous payons nos fournisseurs, alors que dans le cinéma, beaucoup sont partis sans payer personne, il y a un certain nombre de truands* »

... LA FIDELITE :

« *Personne n’est à l’abri d’un échec dans le cinéma. nous croyons à la fidélité. Quand on décide de faire un film, c’est qu’on y croit. Parfois ça se passe bien, parfois non, mais l’échec n’est jamais attribuable à une seule personne : ensemble, nous nous sommes trompés.* »

... LA CONTINUITE :

« *Il n’y a eu que trois responsables de Gaumont en 120 ans, depuis Léon Gaumont, soit un tous les 40 ans. Nous avons une culture de stabilité dans un monde en pleine mutation, c’est très rare dans une société de cinéma.* »

... LA FOLIE DES GRANDEURS :

« *Je suis arrivé chez Gaumont en 1974, à une époque où les films pornographiques faisaient florès sur les écrans. On m’a demandé si je voulais en faire et j’ai répondu « Avec la culture de la maison, on serait capables de faire le film porno le plus cher au monde, qui n’attirera personne ! »*

... UN DEFI :

« *Léon Gaumont a apporté l’image à des gens qui ne savaient pas ce que c’était. Nous, nous l’apportons à des gens qui ne font que regarder des images, qui parlent du film avant même sa sortie. Notre défi est d’apporter des images nouvelles à ces gens, continuellement absorbés par leurs écrans.* »

PROGRAMME DU SOIR

16.10

NUITS LUMIÈRE #5

DJ MCK

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

Plus d’informations sur **f** **NUITS LUMIÈRE**

Entrée libre dans la limite des places disponibles

AU PROGRAMME SAMEDI



Chien enragé d’Akira Kurosawa
En présence de Clément Sibony
› Cinéma Comœdia, 16h45



Vivre dans la peur d’Akira Kurosawa
En présence de Vincent Perez
› Pathé Bellecour, 19h15



Que la bête meure de Claude Chabrol
En présence de Régis Wargnier
› Alpha Cinéma (Charbonnières-les-Bains), 20h



Yogimbo d’Akira Kurosawa
En présence de Clément Sibony
› UGC Ciné Cité Internationale, 20h30



Sanjuro d’Akira Kurosawa
En présence de Michel Hazanavicius
› Ciné Caluire, 20h30



Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frascalet **Suivi éditorial** : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive),
Pierre Sorgue (Scorsese Tavernier), Pierre Collier (francs-mâchons)
Yves Bongarçon (Margaret Bodde)

Imprimé en 8100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org